

## JE VOUDRAIS !

Je voudrais, Seigneur, toujours être  
Comme un serviteur pour son maître,  
Plein d'un joyeux empressement,  
Docile à tout moment.

Je voudrais ressembler aux anges  
Qui chantent là-haut tes louanges.  
Comme eux obéir à ta loi,  
Sans demander : Pourquoi ?

Je voudrais te louer sans cesse  
Avec un cœur plein d'allégresse,  
Vivre en implorant tous les jours  
Ton fidèle secours.

Je voudrais, Seigneur, toujours croire  
A ta mort sainte, expiatoire,  
T'aimer et partout ici-bas,  
Te suivre pas à pas.

Je voudrais être charitable,  
Compatissant et secourable,  
Tendre la main aux malheureux  
Et pleurer avec eux.

Je voudrais... mais que puis-je faire,  
Sinon de t'offrir ma prière ?  
Sans ton Esprit je ne puis rien.  
Jésus, sois mon soutien.

A. FISCH.

## LES GIBOULÉES DE LA VIE

PAR

Mme CLAIRE DE CHANDENEUX.

## PREMIÈRE PARTIE

XV

Thérèse retomba brisée dans un fauteuil. Vivait-elle ? Le déchirement intérieur qui la torturait était si douloureux qu'elle espérait, du moins, qu'il l'emporterait vite hors de ce monde cruel.

On ne meurt point, à vingt ans, de ces choses. Et cela s'appelle une victoire dans la langue austère du devoir.

Et toute cette souffrance, pourquoi ?... parce qu'on lui avait dit qu'on l'aimait ; parce qu'on avait éclairé d'une lueur aveuglante les ténèbres attendries où se complaisait son cœur.

Elle était heureuse une heure avant. Et maintenant...  
« Est-ce donc là l'amour ? » pensait-elle en comprimant la plainte sur ses lèvres amères.

Quelle chose s'agit-il en elle et répondit à son doute par cette affirmation : « Non, cela, c'est la conscience ! »

Ainsi elle l'aimait et ne voulait plus le revoir. Comment ferait-elle pour arriver à ce résultat difficile, entre les obligations mondaines, les tyrannies de sa société intime, les soupçons qu'il fallait détourner, les convenances qu'il fallait garder ?

Elle ne le savait pas. Dans sa tête comme dans son cœur, c'était le chaos. Mais elle avait confiance. Camille lui épargnerait des luttes : il s'écarterait de sa route ; il aurait la délicatesse suprême de la fuir tout le premier. Elle avait été la volonté. Il serait l'exécution intelligente.

Les heures avaient passé. On entendit rentrer le coupé du baron. Le dîner était proche.

Un valet de chambre apporta une lettre. La jeune femme la prit et referma les yeux. C'était l'écriture de Camille qu'elle avait vue souvent chez madame de Sandry.

Presque aussitôt, elle surmonta son trouble. D'ailleurs, ce devait être un encouragement qui lui arrivait.

Le billet ne contenait que ces mots : « Je ne puis pas. »

Il ne pouvait pas !... Thérèse ne lui fit pas un seul instant l'injure de supposer qu'il avait entrevu son avenir brisé, ses succès anéantis par un exil temporaire. Elle comprit, en vraie femme aimante, qu'il ne pouvait pas la quitter.

Le cœur mit dans ses yeux une larme. La conscience attira sur ses lèvres un sourire navré, mais vaillant.

— Je pourrai, moi ! fit-elle en se levant pour recevoir le baron, dont le pas alourdissait l'approche.

— Madame la baronne est servie, annonça le domestique.

Si M. de Thièblemont remarqua les yeux rougis de la jeune femme, il ne put lui en faire l'observation qu'elle redoutait. Du reste, le dîner fut presque silencieux.

On était au dessert. M. et madame de Thièblemont venaient, suivant leur coutume, de renvoyer les domestiques. Un brin d'intimité devenait possible entre les deux époux.

A vrai dire, ils n'en profitaient guère. Le baron n'avait jamais rien de mystérieux à apprendre à sa femme ; Thérèse, jamais rien de tendre à lui laisser entrevoir. C'était une coutume de leur maison, ce n'était pas un besoin de leur cœur.

M. de Thièblemont, appétit modéré, mangeur délicat, trouvait agréable d'avoir pour vis-à-vis un jeune et frais visage. Il lui en témoignait sa satisfaction par la politesse la plus aimable et la plus recherchée.

Il savait gré à Thérèse d'être bonne ; mais il la remerciait presque quand elle souriait. C'est qu'il approchait de l'âge où les hommes aiment à être égayés, n'ayant plus en eux cette sève joyeuse qui suffit à la gaieté des jeunes.

Ce soir-là, il fut donc péniblement surpris de la trouver sérieuse, malgré ses visibles efforts pour entretenir une conversation supportable. Ce n'était plus la gracieuse maîtresse de maison, dont la beauté et l'affabilité enchantaient son seul convive.

Qu'avait-elle ? Le hasard d'une question à un domestique lui avait appris la visite de M. Landey. Cette visite, la pre-

mière, que le jeune homme devait bien savoir n'être pas désirée par le maître de céans, lui causait quelque surprise.

Fallait-il donc rapporter à cette démarche la gravité attristée de Thérèse et les tressaillements nerveux qui, par instants, bouleversaient sa physionomie ?

En mari modèle, il se garda d'interroger. En mari observateur, il attendit.

Avec plus d'expérience du monde, Thérèse aurait deviné les impressions diverses que subissait son mari.

Dans sa droiture, elle songeait moins à ménager les illusions du baron qu'à sauvegarder sa propre conscience.

Elle alla droit au but.

— Hier soir, dit-elle, vous m'avez parlé de campagne... d'automne à finir dans vos terres. Comme un enfant que je suis souvent, j'ai rejeté bien loin cette idée sans même y réfléchir. Voulez-vous me permettre de la reprendre... et d'y acquiescer ?

— La campagne ? répéta le baron en la regardant si fixement qu'elle rougit.

— Oui, les champs... le grand air... l'espace... Vous aviez raison, on se lasse de Paris. Voulez-vous toujours me faire goûter ces bonnes choses ?

— Je veux tout ce que vous paraissiez désirer, ma chère enfant ; mais il y a campagne et campagne. L'Auvergne est la campagne : Ville-d'Avray et Fontainebleau le sont aussi. Avez-vous un but à votre joli caprice ?

Il riait, il voulait savoir. Une autre femme aurait bien vite improvisé une petite histoire vraisemblable, une tentation de désœuvrée, un conseil de médecin. La mer n'était plus désirable, mais Bade, la ville des jeux, pourrait encore attirer une Parisienne. De là, on aurait fait un crochet vers les champs, les vrais.

Thérèse ne s'embarrassa pas de ces subtilités. Elle déclara avec la plus grande simplicité qu'elle n'avait jamais vu jaunir les feuilles ailleurs qu'au couvent, et que ce devait être bien plus pittoresque en plaine qu'entre quatre murs. Enfin, puisque le baron avait une propriété en Alsace, pourquoi n'irait-elle pas s'y installer pour quelque temps ?

Le baron répondit que rien n'était plus facile, et que beaucoup de maris s'estimeraient heureux de n'avoir pas à satisfaire de plus grandes exigences. Il allait écrire à son fermier, faire aérer la maison au plus vite, la saison avancée ne permettant pas les attermoissements.

En faisant cette promesse, il essayait de pénétrer si Thérèse désirait quitter Paris pour aller n'importe où, ou si elle tenait plus particulièrement à l'Alsace comme but de son voyage.

Il ne put fixer ses incertitudes. Thérèse ne paraissant préoccupée que de hâter le départ.

— Partirons-nous bientôt ?

— Le temps d'écrire à Scherbrun et de faire nos malles.

— C'est bien long, soupira-t-elle.

— Vous ne voudriez pourtant pas arriver là-bas sans prévenir ?

— Et pourquoi non ? Ce serait peut-être amusant.

— Vous courriez le risque de manquer de beaucoup de choses.

— Tant mieux ! je n'y suis pas habituée. Ce sera une nouveauté et une distraction.

Cette insistance, plus loyale dans son mobile qu'adroite dans ses moyens, surprenait de plus en plus le baron, quoiqu'il n'en laissât rien voir.

Il s'y prêta, du reste, avec une bonne grâce parfaite, sonna son valet de chambre, donna des ordres immédiats et plaisants Thérèse sur l'empressement qu'elle mettait à courir vers son appartement pour y commencer sur l'heure ses préparatifs.

— Je veux partir demain ; il fera un temps superbe. Voyez, là-haut, dit-elle en l'attirant vers la fenêtre pour lui montrer les premières étoiles qui clouaient la tenture bleu sombre du ciel.

— Oui, certes, fit le baron, nous partirons demain. Mais, je vous en préviens, nos amis vont crier à la fuite,

— On plutôt à l'enlèvement, dit Thérèse avec l'ébauche d'un sourire.

A peine la portière retombée entre elle et lui, le sourire s'effaça des lèvres de la jeune femme. Elle avait prestement enlevé la première difficulté de sa tâche. Il fallait aller jusqu'au bout et s'en fier à la Providence pour le reste.

Les obstacles matériels !... cela lui paraissait possible à tourner. Ce qui lui semblait plus difficile, c'était d'étouffer absolument et toujours les révoltes de son cœur.

Dieu serait là. Les femmes chrétiennes ont sur les autres cette supériorité que l'espérance divine panse leurs plaies les plus profondes.

Dans la soirée, elle écrivit trois billets pour madame de Sandry, Sidonie et madame Albine. Elle leur faisait part de sa subite fantaisie de villégiature, avouait être une enfant gâtée, et leur disait « au revoir » sans fixer de date à son retour.

Ses préparatifs personnels l'absorbèrent un peu plus. Elle choisit des costumes sobres, solides et chauds, chercha tout ce qu'elle possédait de noir comme avec une arrière-pensée de deuil intime, et lorsqu'elle entendit le baron rentrer chez lui, elle ouvrit triomphalement sa porte.

— Voyez, dit-elle, je suis prête. Jamais femme mit-elle plus d'entrain à se passer un caprice ?

— C'est votre droit absolu, et vous en usez avec une rare prestesse, répondit le baron, qui avait repris une bonne partie de sa sérénité.

A tout prendre, si Thérèse fuyait un danger, ne devait-il pas lui en savoir secrètement gré ?

— Dormez vite, maintenant, ma chère, ajouta-t-il. Demain, à huit heures, nous partons.

A huit heures, par un froid soleil matinal, ils montèrent en voiture.

— Gare de Lyon, dit le baron à son cocher.

Thérèse intervint, croyant à une erreur.

— N'est-ce point gare de l'Est que vous voulez dire ?

M. de Thièblemont sourit fort gracieusement.

— Non, ma chère, ce sera gare de Lyon, si vous le voulez bien.

Le cocher toucha ses chevaux. Thérèse, un peu blessée, n'interrogea pas.

— Pardonnez-moi ce petit changement d'itinéraire. Je crains maintenant que la surprise que je vous ménageais ne vous soit pas très agréable. Nous pouvons encore revenir à notre premier plan.

— Qu'est-ce donc enfin ? fit-elle avec une teinte d'impatience.

— Mon notaire vient de m'acheter en Dauphiné une petite terre que je ne connais pas. Je croyais n'avoir fait qu'un placement de fonds ; mais il y a, paraît-il, des ruines, un joli paysage, toutes choses qui vous distrairaient plus peut-être que les plaines vertes de l'Alsace. Me suis-je trompé ?

Un éclair traversa l'esprit de Thérèse. Son mari soupçonnait non seulement le motif, mais encore le but du voyage. Elle l'en sentit amoindrir et s'en attrista.

— Le Dauphiné est très pittoresque ; allons en Dauphiné, dit-elle simplement.

M. de Thièblemont était édifié. C'était bien décidément pour fuir Paris que sa femme s'exilait. Le but était indifférent. Mais était-ce bien Paris, n'était-ce pas « Camille Landey » qu'il fallait dire ?

Il se tut pour ne pas laisser l'amertume de son cœur percer dans son accent.

Une fois en chemin de fer et redevenu maître de ses sensations, il reprit la conversation interrompue.

— Molevent est un tout petit castel, ou plutôt une maison moderne. L'espace n'y manquera pas, je l'espère ; c'est le confort qui pourra vous y faire défaut.

Elle ne parut pas entendre. Sa pensée restait en arrière, bien loin déjà, et montait pleine de tendresse et d'adieu, à ce petit atelier si souvent rêvé, et qu'elle ne devait jamais voir.

Le baron répéta patiemment son observation.

— Eh ! qu'importe ? dit enfin Thérèse en sortant brusquement de son rêve. Il ne faut ni tant de place ni tant de confort à une femme sérieuse pour vivre entre Dieu et ses devoirs.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

## DEUXIÈME PARTIE

I

Le Dauphiné est une de nos plus riches provinces, dont les aspects ont des beautés grandioses auxquelles le voyageur le plus blasé accorde son admiration.

S'il avait su !... Oui, peut-être s'il avait soupçonné plus tôt, si près de lui, les grandes vallées, les gorges effrayantes, les montagnes vertes et les claires eaux dauphinoises, il n'aurait point cherché ailleurs des émotions et des surprises.

Tout le monde, il est vrai, connaît la Grande-Chartreuse, Sassenage, Allevard et la vallée du Grésivaudan.

Mais combien peu savent deviner les mystérieuses retraites où la nature s'est donné le jaloux plaisir de créer des merveilles, à l'abri des regards indiscrets !

Combien peu savent découvrir ces coins ensoleillés entre deux roches, ces nids de verdure aux flancs des montagnes nues, ces sources qui chantent tout à coup dans le chemin creux, ces grands saules qui ondulent sur un lac endormi !

Tous ces enchantements rustiques, enfin, qui n'appartiennent qu'aux paysans et aux rêveurs, et que les touristes défloreraient.

Un des sites les plus gracieux de la partie du Dauphiné qu'arrose l'Isère, entre Grenoble et Saint-Marcellin, est sans contredit le carré de rochers et de verdure où se cache sous les noyers la ferme de Molevent.

L'Isère, assez large en cet endroit, coule à pleins bords aux flancs des bâtiments d'exploitation. Une grande déchirure du sol forme tout à côté une sorte de crique où des batelets sont échoués.

Un rocher, qui semble avoir glissé de la montagne tout exprès pour baigner son pied de granit dans la rivière, semble seul préserver la ferme de la chute imminente d'une ruine qui la surplombe.

Ce sont les restes d'un château comme les bords de l'Isère en furent semés, et dont quelques spécimens existent encore.

Moins bien conservé que le château de la Sône, mieux que celui de Beauvoir—d'où tomba d'une fenêtre le seul enfant du dernier dauphin du Viennois, Humbert II—le château de Molevent n'offre plus guère qu'une vaste muraille percée de meurtrières, si heureusement enguirlandée d'un lierre gigantesque et touffu que la plante a suppléé la pierre et que le lierre y soutient le mur.

En dépit de ce support naturel, quand le vent des Alpes souffle sur l'Isère, la ruine, follement secouée, paraît osciller et se pencher sur la ferme, prête à l'engloutir.

En bas, on est habitué aux dangereux frissons de la ruine, et l'on n'en prend nul souci.

Une jolie maison blanche et neuve, placée à mi-côte, partagerait, du reste, le sort de la grande maison rustique si une catastrophe venait jamais à bouleverser ce paysage agreste et charmant.

Cette demeure, construite par un bourgeois enrichi de Grenoble, qui ne l'avait pas vue finir, avait été vendue à la hâte par des héritiers avides et achetés par un notaire de Saint-Marcellin au nom de M. de Thièblemont.

Les terres avaient suivi la maison, et les ruines n'avaient même pas été comptées pour quelque chose dans le marché.

Le fermier, Laurent Lehou, était le plus honnête des hommes et le plus entêté des Dauphinois. A force de faire valoir le domaine de Molevent, depuis dix-sept années consécutives, il avait fini par le croire un peu sien. Il le traitait avec cet amour rude et fervent qui est le propre de la passion du paysan pour la terre.

Voyant toujours fermée, depuis sa construction, la petite maison de la côte, il en était arrivé à penser qu'elle ne serait jamais habitée.

Il s'en réjouissait. La maison peuplée eût attesté l'existence d'un propriétaire ; Laurent Lehou se plaisait à l'oublier.

Ce n'est point qu'il fût ennemi de voisinage et de société. Bien au contraire. La ferme était pleine d'habitants. En dehors de ses deux grands fils, de sa fille Mariette et de ses domestiques, il y recevait un « monsieur de la ville et sa demoiselle », comme on disait dans le pays.

Il fallait avoir les idées larges et les habitudes hospitalières pour déroger ainsi aux préjugés villageois contre les « messieurs de la ville ».

Laurent Lehou avait cédé ses deux plus belles chambres et offert tout son jardin pour faire honneur aux hôtes qui étaient venus chercher le repos et la santé sous son toit.

Était-ce des locataires ? A voir leurs rapports avec le fermier et sa fille, on pouvait supposer plutôt que c'étaient des amis.

En tout cas, ce n'étaient pas des amis de vieille date.

Un jour d'été, un grand vieillard, qui s'appuyait sur le bras d'une belle enfant de quinze à seize ans, s'était arrêté chez Laurent Lehou en demandant une tasse de lait.

Le vieillard venait de Saint-Marcellin, la ville la plus proche, où il vivait en voyageur depuis quelques jours. Mais la promenade avait été trop longue pour ses jambes fatiguées ; vainement se reposait-il plusieurs heures ; quand la nuit vint, il ne put se remettre en route.

(La suite au prochain numéro.)